



AVVS
...
apts
...
xp̄ie
...
su se

MÉLANGES CISTERCIENS 2012

offerts par l'ARCCIS
au Père Placide VERNET,
moine de Cîteaux,
pour son 90^e anniversaire.

Abbaye de Bellefontaine
« Des lieux et des temps », n° 14

18. COULE (CUCULLA) ET LIT DE MORT (CILICIUM) DANS LE DIALOGUE DES MIRACLES DE CÉSAIRE D'HEISTERBACH

Père Alcuin SCHACHENMAYR, O. Cist.

INTRODUCTION

La coule à la découpe généreuse, ou *cuculla*, des « moines gris » a une réelle importance symbolique dans l'iconographie et l'hagiographie cisterciennes. L'habit monastique en général est un sujet central dans les traités de réforme, tout au long de l'histoire de l'Église, du fait que l'habit est perçu comme un moyen efficace de communication non verbale¹. L'habit monastique s'est distingué du vêtement séculier à toutes les périodes de l'histoire monastique, mais au XI^e siècle, les habits monastiques prirent une signification nouvelle. Avec l'apparition des mouvements de réforme, il devint important pour eux de s'identifier comme moines ou chanoines, bien différents des moines et chanoines d'autrefois, ou de ceux qui vivaient selon une observance laxiste. Dans leurs traditions hagiographiques, c'était Dieu ou la Vierge Marie qui donnait l'habit au fondateur ; ces traditions se retrouvent dans d'autres familles comme les Dominicains ou les Carmes².

La tunique angélique des cisterciens est mentionnée plus de vingt fois dans les *Ecclesiastica Officia* ; son usage était soigneusement réglementé. L'hagiographie sur saint Albéric révèle la signification de la tunique pour le jeune Ordre. En 1101, la bienheureuse Vierge Marie lui apparaît à Cîteaux, alors qu'il prie les vigiles avec la communauté, et elle change miraculeusement l'habit du moine, de noir en blanc, ou plutôt dans les ombres grisées d'un habit non teint. Par la suite,

1. P. OPPENHEIM, *Symbolik und religiöse Wertung des Mönchskleides im christlichen Altertum*, Münster, 1932 ; K. HALLINGER, *Gorze-Cluny. Studien zu den monastischen Lebensformen und Gegensätzen im Hochmittelalter*, Graz, 1971, vol. 2, p. 661-734.

2. W. BRÜCKNER, « Sterben im Mönchsgewand. Zum Funktionswandel einer Totenkleidsitte », dans : *Kontakte und Grenzen. Probleme der Volks-, Kultur- und Sozialforschung. Festschrift für Gerhard Hellfurth zum 60. Geburtstag*, Göttingen, 1969, p. 265.

l'événement fut célébré par le calendrier liturgique cistercien comme fête de la « *Descensio Beatae Virginis Mariae in Cistercium* » (en août) et présenté comme un exemple de l'approbation et de la protection de Marie envers le nouvel Ordre³. La nouvelle couleur marquait aussi une séparation d'avec Molesme et Cluny, et était utilisée par d'autres mouvements réformés comme la Vallombreuse ou les Chartreux.

Une explication moins visionnaire de la coule cistercienne considère que le passage du noir au blanc eut lieu quand les vêtements apportés de Molesme furent usés et qu'il fallut en faire de nouveaux. La règle de saint Benoît, elle, offre une troisième explication : selon RB 55, 7, ils ont opté pour les vêtements les plus faciles à trouver. Quoi qu'il en soit, la *cuculla* a été longtemps perçue comme la tunique du moine par excellence. Maintenant, elle était blanche, et la couleur avait de l'importance car c'était un symbole de pureté.

Il y a eu différents types d'observance par rapport à l'usage de la coule. Quelques monastères permirent à leurs moines de ne pas la porter pour l'office, d'autres, non. Quelques-uns utilisèrent une coule en deux parties, avec le capuchon séparé, alors que d'autres utilisèrent une coule d'une seule pièce, avec le capuchon cousu. La dernière variante mentionnée est considérée comme la plus ancienne, puisque les recherches indiquent qu'avant 1419, les coules cisterciennes étaient d'un seul tenant⁴. Ces distinctions disent beaucoup sur la façon de vivre dans un monastère donné à ce moment-là.

Alors que des recherches ont été menées sur la forme et la découpe de la coule et de ses diverses parties (les questions sur la longueur des manches et la forme du capuchon ont intéressé presque chaque génération monastique⁵), on a peu écrit sur son symbolisme théologique. Les premiers textes législatifs et narratifs la considèrent comme une partie de la discipline monastique, et il est clair que, pour les premiers auteurs, la vie cistercienne aurait été incomplète sans elle. Quant à sa fonction liturgique, elle est souvent décrite comme un reflet des ailes des anges, et, du point de vue strictement pratique, elle facilitait la pratique de prendre la place d'un autre, étant donné qu'on pouvait facilement prêter ou échanger ce vêtement à la découpe si généreuse.

Dans les écrits d'un auteur cistercien du Moyen Âge, la coule reçoit une fonction spécifique : elle est un vêtement pour les morts et

3. C. HENRIQUEZ, *Fasciculum Sanctorum Ordinis Cisterciensis Liber Primus*, Bruxelles, 1624, p. 19-20.

4. S. GAILLEMIN, « Simples Notes sur la Coule Cistercienne », *Cistercienser Chronik*, 18 (1906), p. 312.

5. S. GAILLEMIN, « Simples Notes sur la Coule Cistercienne ».

ceux qui sont en train de mourir. On trouve cela dans les *Dialogues des Miracles* de Césaire d'Heisterbach (rédigés vers 1220), surtout en lien avec les derniers jours et dernières heures du moine en ce monde et les premières expériences à son entrée dans l'autre. La suite de cet article analysera plusieurs récits des *Dialogues* de Césaire, en replaçant leur description de la coule, ou *cuculla*, dans le contexte des rituels funéraires monastiques au Moyen Âge, et aux débuts de l'ère moderne.

L'HABIT MONASTIQUE POUR DES NON MOINES

Commençons avec le désir, largement répandu parmi les non moines du Moyen Âge, de mourir dans un monastère⁶. L'habit monastique avait le pouvoir de sauver les pécheurs, même s'ils étaient restés longtemps coincés dans leur vie de péché. Revêtir un habit de moine les ferait ressembler à des pénitents, et, quand ils apparaîtraient devant Dieu pour le jugement, ils espéraient obtenir miséricorde, moyennant leur apparence monastique (si toutefois elle reflétait l'état de leur âme). On plaçait sa confiance dans la prière de moines vraiment saints pour les défunts. L'habit, selon les *Dialogues*, avait un pouvoir sanctifiant en lui-même et par lui-même, parce qu'il est l'équivalent de l'habit de noces (Mt 22, 12). Ainsi, ceux qui le portent dignement ont revêtu l'homme nouveau (Col 3, 9-10) et se sont débarrassés de l'ancien avec toutes ses œuvres de péché. De même, on pensait que si des moines quittaient leur coule pour une durée prolongée, ils pouvaient devenir la proie des démons⁷.

LA COULE DANS LA *VIE DE MALACHIE* ÉCRITE PAR SAINT BERNARD

Bien avant les *Dialogues* de Césaire et très tôt dans la formation de l'hagiographie cistercienne, à savoir dans la *Vie de Malachie*⁸ écrite par saint Bernard, le célèbre cistercien décrit clairement le privilège de mourir dans un monastère cistercien. Malachie, son ami et évêque d'Armagh, avait été auparavant abbé de Bangor et y avait vécu selon la règle de saint Benoît. Ayant appris l'existence du mouvement cistercien et ayant fait la connaissance de Bernard, il institua dans ses territoires plusieurs réformes dans l'esprit de l'idéal cistercien. Par la suite, Saint Bernard envoya cinq moines pour aider à la fondation de Mellifont. À plusieurs reprises dans la *Vie de Malachie*,

6. Voir W. BRÜCKNER, « Sterben im Mönchsgewand », p. 260-261.

7. W. BRÜCKNER, « Sterben im Mönchsgewand », p. 262.

8. BERNARD DE CLAIRVAUX, *Liber de Vita et Rebus Gestis S. Malachiae Hiberniae Episcopi*, PL 182, col. 1073-1118; « Vie de saint Malachie », dans *Éloge de la nouvelle chevalerie. Vie de saint Malachie. Épitaphes, hymnes, lettres* (SC 367), Paris, Cerf, 1990, p. 135-377.

nous sommes mis en présence du contraste symbolique entre l'habit noir des bénédictins et l'habit blanc des cisterciens. D'après ce texte, l'évêque mourut dans les bras de l'abbé. La tradition hagiographique, par exemple Henriquez, dans le *Fasciculum sanctorum*, décrit une « *commutatio vestium* ». Dans ces versions tardives, l'évêque irlandais était enterré dans l'habit même de Bernard – vraisemblablement la coule – et, allant même plus loin, le texte rapporte que Bernard voulut être enterré dans l'habit du défunt Malachie⁹.

LA COULE DANS LE *DIALOGUE DES MIRACLES*

Quand il écrit ses *Dialogues*, quelque soixante-quinze ans après la mort de saint Bernard, Césaire d'Heisterbach fait souvent référence à la signification surnaturelle de la coule. Comme il croit qu'elle a été donnée aux cisterciens par Notre Dame, il trace un parallèle implicite entre la coule et la cape de Marie dans la fameuse légende de la Vierge au manteau. Un moine entre au paradis et ne trouve pas de cisterciens auprès de Marie, mais, quand il demande où sont les cisterciens, Marie entrouvre son manteau et laisse voir un groupe nombreux de ses « préférés », les moines en coule blanche¹⁰.

La *cuculla* signifie les vœux monastiques ; elle est la visualisation de l'engagement du moine à servir l'Église et l'Ordre tout au long de sa vie. Ceux qui la portent reçoivent des grâces, et se déplacent trop longtemps sans la porter était considéré, en un sens, comme une dangereuse séparation de l'Ordre et de son économie de grâce. Dans l'histoire de Césaire, un moine est tenté d'enlever la coule et il résiste à cette tentation en rappelant au démon (aussi bien qu'au lecteur) que la coule est son « *vestis professionis*¹¹ ». Un jeune homme entra à Clairvaux avec pour objectif d'avoir accès aux vases précieux de l'autel pour les dérober. Mais, une fois reçu l'habit, il se convertit et devint le prier¹² ! Le vêtement symbolise l'engagement par les vœux et tout leur pouvoir.

LE VÊTEMENT FUNÉRAIRE

Il y a de nombreux passages, dans le *Dialogue des Miracles*, où la coule ne sert pas seulement de vêtement funéraire pour les moines

9. C. HENRIQUEZ, *Fasciculum Sanctorum Ordinis Cisterciensis Liber Secundus*, Bruxelles, 1623, p. 52.

10. CAESARIUS VON HEISTERBACH, *Dialogus miracolorum. Dialog über die Wunder*, übersetzt und kommentiert von N. Nösges und H. Schneider (*Fontes Christiani*, 86/1-5), Turnhout, Brepols, 2009, VII, 59, p. 1500-1503.

11. CAESARIUS, *Dialogus*, XII, 39, p. 2274-2276.

12. CAESARIUS, *Dialogus*, I, 3, p. 216-221 ; tr. fr. dans CÉSARE DE HEISTERBACH, *Le Dialogue des miracles. Livre I : De la conversion (Voix monastiques, 6)*, Abbaye Notre-Dame-du-Lac, 1992, p. 9-11.

défunts, mais est comme le critère décisif pour déterminer ce qui arrive au moine à son entrée au ciel. Quand ils paraissent devant Dieu pour le jugement, les défunts veulent avant tout être reconnus comme cisterciens, grâce à leur coule blanche¹³.

Une fois qu'on aura sonné la cloche des défunts, l'étape suivante pour beaucoup était de revêtir la coule. Bien des monastères avaient un frère (le « *monachus ad succurrendum* »), dont la responsabilité était d'aller chercher au plus vite le vêtement. Des membres de tout rang social médiéval, hommes et femmes, désiraient la coule¹⁴, ce qui fait que l'expression « *monachus ad succurrendum* » pouvait désigner trois personnes : a) le moine qui donnait la coule pour aider un autre moine à mourir ; – b) le moine mourant lui-même, et – c) le laïc qui devenait moine juste avant ou même au moment précis de la mort¹⁵. Quelques textes médiévaux utilisent le terme « *monachus ad succurrendum* » pour dire simplement apporter la coule. Le rapprochement des deux expressions révèle l'importance que revêtait l'habit. À proprement parler, les devoirs *ad succurrendum* incluent, de manière plus large, les obligations de prière et d'accompagnement ; la tâche ne se limitait pas à donner l'habit. De plus, l'usage de la coule sur le lit de mort fait qu'elle ne devait pas être perçue comme un habit magnifique (pour des gens du xxi^e siècle, il pourrait apparaître plutôt magnifique), mais comme un habit de pénitent, qui obtiendra des mérites pour celui qui le porte avec sincérité.

Tandis que les moines étaient fiers de leur coule et que beaucoup, en dehors du monastère, désiraient en porter une, son poids pouvait, parfois, le faire ressembler à une pénitence. Les *Ecclesiastica Officia* permettent aux moines-scribes, au cellérier, à l'infirmier et au portier de travailler sans coule, mais pour les autres moines, c'était l'habit ordinaire durant la plus grande partie de la journée, même quand ils allaient aux toilettes ou au lit¹⁶. En dépit des grâces conférées par la coule et sa signification symbolique aux portes du ciel, quelques moines furent tentés de renoncer complètement à la vie monastique, plutôt que de porter la coule à tous les moments prescrits. Le diable tenta un moine en lui offrant d'échapper au « *pondus vestimentorum*,

13. CAESARIUS, *Dialogus*, IV, 79, p. 872-877.

14. A. ANGENENDT, *Geschichte der Religiosität im Mittelalter*, Darmstadt, 2005, p. 672-674.

15. W. BRÖCKNER, « Sterben im Mönchsgewand », p. 260-265.

16. CHOISSELET, D. – VERNET, P. (éd.), *Les Ecclesiastica Officia cisterciens du xii^e siècle : texte latin selon les manuscrits édités de Trente 1711, Ljubljana 31 et Dijon 114*, version française, annexe liturgique, notes, index et tables (*La Documentation cistercienne*, 22), Reiningue, 1989, 72, 15-20 (p. 215) ; 82, 8 (p. 237) ; 120, 21 (p. 335).

longas vigilas et silentium», c'est-à-dire aux vêtements pesants, aux longues veilles et au silence¹⁷.

Mais à côté des penchants mauvais, il y a ici quelque chose de plus qui attire notre regard. Ceux qui entreprenaient de porter la lourde coule se chargeaient de ce fait également d'obligations morales. Louis de Thuringe, ne voulant pas porter ce dernier fardeau, déclarait : « *Mox ut mortuus fuero cucullam ordinis cisterciensis mihi induite, et ne hoc fiat me vivente diligentissime cavete*¹⁸. » En d'autres termes : « Faites-moi porter la coule sur mon lit de mort, mais pas un instant plus tôt ! »

Le mot latin « *cilicium* », dérivé de « *cilices* », indique que l'habit monastique est un vêtement de pénitence, tout à fait comme un tissu de crin, une forme de mortification. Dans la terminologie monastique, le mot pour désigner l'habit monastique a été remplacé par « *habitus* », un terme théologiquement plus profond, puisqu'il se réfère à un style de comportement ou à un sens religieux de l'identité qui va au-delà de la pratique pénitentielle. Mais le *cilicium* réapparaît dans le vocabulaire au moment de la mort. Quand la cloche sonne et que l'abbé décide que c'est le moment, le moine mourant est étendu sur le *cilicium*. L'habit qu'il a porté depuis son entrée au monastère le fait maintenant revenir aux origines de cet habit : le tissu de crin.

Selon la coutume, déplacer le moine depuis son lit de malade jusqu'à son lit de mort était censé la faciliter, car mourir sur des plumes n'était pas considéré comme convenable par bien des couches de la population, et par-dessus tout par les moines. Étendre une personne sur le sol était perçu comme le rendre à la terre d'où il venait (Gn 2, 7). La pratique médiévale rendait le symbolisme indiscutable puisqu'on traçait des croix de cendre sur le front et la poitrine de ceux qui allaient mourir¹⁹. Le corps était ainsi marqué comme un signe pour ceux qui entouraient la natte, mais aussi, selon Césaire, comme par une forme d'identification au moment d'entrer dans les demeures célestes. Dans l'un des *Dialogues*, un pécheur sur le point de mourir ne veut pas seulement être habillé comme un pénitent, mais porter les plaies de Job sur son corps, et son soulagement est palpable quand elles apparaissent : « Maintenant, j'espère le pardon, parce que j'ai vu les signes de Job dans mon corps²⁰. »

17. CAESARIUS, *Dialogus*, IV, 49, p. 790-791.

18. CAESARIUS, *Dialogus*, XII, 1, p. 2176-2179.

19. Reiner SÖRRIES, « Umbetten », dans : SÖRRIES (ed.), *Grosses Lexikon der Bestattungs- und Friedhofskultur. Wörterbuch zur Sepulchralkultur. Volkskundlich-kulturgeschichtlicher Teil*, Braunschweig, 2002, p. 363.

20. CAESARIUS, *Dialogus*, XI, 18, p. 2096-2097.

LA COMMUNION ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS

Césaire continue la tradition narrative de la « *commutatio vestium* », qui nous est familière depuis la *Vie de Malachie* de saint Bernard. Dans l'un des *Dialogues*, après sa mort, le cellérier Heidenreich apparaît en songe à son successeur comme cellérier, Conrad, et il lui donne sa tunique à porter. Dans le songe, le cellérier Conrad accepte le vêtement et le met. Quelques jours après s'être éveillé de ce songe, Conrad meurt et est enterré dans la coule de Heidenreich²¹. Dans le dialogue suivant, la mort d'un autre Conrad est prédite dans le songe d'un des frères : il voit son double revêtu de la coule ayant appartenu à Richwin, moine récemment décédé. Peu après, Conrad meurt et est enterré dans la coule de Richwin²².

Les histoires où le rêve de la coule est le signe d'une mort imminente jouent sur l'allégorie du sommeil comme mort. Comme elle était portée comme vêtement de nuit²³, la *cuculla* évoque la pratique commune de se préparer à la mort chaque soir en se couchant, pratique bien connue dans la piété chrétienne. Le lit et le cercueil sont souvent réunis dans la littérature ascétique monastique.

Les frontières s'effondrent en présence du lit de mort, pas seulement entre le ciel et la terre, mais aussi entre les rangs dans la vie monastique. Dans les *Dialogues* de Césaire, une fois que la cloche a retenti, tous les moines accourent au lit de mort et l'entourent, quel que soit leur ordre d'arrivée. Normalement, la règle bénédictine tient compte du rang d'ancienneté, mais dans ce cas : « ils se tinrent autour du mourant, sans ordre, chacun où le plaçait le prieur accouru ou sa propre ferveur, les frères laïcs se tenant ça et là autour des moines²⁴ ». Près d'un lit de mort, les frontières entre les domaines qui se rapportent théologiquement aux Fins dernières (la mort, le jugement, le ciel, l'enfer) ne sont pas faciles à identifier de façon précise.

Comme il était étendu, mourant, un jeune homme eut une conversation avec des anges²⁵ ; à un chrétien de Himmerod sur le point de mourir, le Christ et la Vierge apparaissent, vêtus de coules²⁶. Dans

21. CAESARIUS, *Dialogus*, XI, 32, p. 2118-2119.

22. CAESARIUS, *Dialogus*, XI, 33, p. 2120-2121.

23. CAESARIUS, *Dialogus*, IV, 49, p. 790-793.

24. CAESARIUS, *Dialogus*, XI, 9, p. 2066-2067 : « *sine ordine circa morientem steterunt ubi cuique prior occursus aut devotio locum dedit, laicis fratribus hinc inde circa monachos stantibus.* »

25. CAESARIUS, *Dialogus*, XI, 5, p. 2056-2059.

26. CAESARIUS, *Dialogus*, VII, 16, p. 1340-1341.

ces exemples, revêtir la coule crée des interactions inhabituelles entre les vivants, les morts, et éventuellement les ressuscités.

La scène décrite dans l'Apocalypse 7, 9-10 est sans doute la base, en tout ou en partie, de l'utilisation imaginée par Césaire de la coule. «Après cela, je regardai, et voici, il y avait une grande foule, que personne ne pouvait compter, de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le trône et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches, et des palmes à la main. Et ils criaient d'une voix forte, en disant : "Le salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau." » La robe blanche relie les vivants avec les saints qui ont atteint leur but, puisque leur vêtement reflète la victoire et la glorification. Alors que le sacristain Isenbard approche de la mort, le rêve de l'homme malade devient une vision anticipée du ciel ; les moines rassemblés autour de son lit l'entendent murmurer des descriptions de la cour céleste, et il explique pourquoi les vêtements doivent être «*candidissima*», plus blancs et resplendissants que la lumière : la couleur est le reflet de la pureté dans les mœurs et pareillement dans l'observance monastique. Choisir de s'écarter de la vertu conduirait à souiller ses vêtements²⁷.

Le portrait que Césaire dresse de la coule cistercienne en fait quelque chose de plus désirable et efficace pour l'objectif céleste que tous les vêtements hiérarchiques les plus haut placés. Le cardinal Jourdan de Ceccano, qui commença sa vie religieuse comme moine et fut abbé de Fossanova, avant de devenir cardinal, voulait être reconnu au ciel comme moine, et non comme cardinal. Il apparaît à ses confrères après sa mort et leur dit son souci au sujet de sa comparution imminente devant le trône du jugement, espérant que saint Benoît obtiendra pour lui la faveur de ne pas devoir se tenir devant le Christ comme cardinal, mais plutôt avec la coule. Il était convaincu que les vêtements rouges lui apporteraient la condamnation et les blancs, le salut²⁸.

De telles communications avec les morts, qui, dans les récits de Césaire ne se limitent pas aux songes, ont été lues de façon erronée par des lecteurs comme étant de la nécromancie. Pour comprendre la trame rhétorique des *Dialogues* de Césaire avec les morts, il importe de se souvenir qu'ils étaient rédigés dans les trente jours qui suivent la sépulture. L'ancienne culture concernant le deuil en Europe occidentale considère les trente premiers jours comme une période de contact relativement proche avec les défunts. Consciente des

27. CAESARIUS, *Dialogus*, XI, 3, p. 2046-2049.

28. CAESARIUS, *Dialogus*, XII, 22, p. 2226-2227.

notions païennes des « morts-vivants », l'Église encourageait les proches du défunt à prier pour leur disparu avec une ferveur spéciale durant cette période de trente jours. La XII^e distinction de Césaire aborde ce sujet à plusieurs reprises²⁹.

La pratique catholique a longtemps été d'offrir des messes pour le repos des défunts le premier, le septième et le trentième jour après leur mort ou leur sépulture. Le trentième jour est l'adieu final, un premier terme pour les gens en deuil, qui continuent leur devoir de mémoire en commémorant les anniversaires. Les cisterciens observaient des pratiques semblables à celles-ci, comme le tricénaire, que les *Ecclesiastica Officia* expliquaient comme une période dans laquelle de nombreuses prières pour les morts sont requises à divers degrés de la part des membres de la communauté monastique³⁰.

COMPARAISON ENTRE LE *DIALOGUS MIRACULORUM* ET L'*EXORDIUM MAGNUM*

Il est possible que Césaire ait commencé à écrire au sujet des moines et des coules après avoir lu le *Grand Exorde* de Conrad d'Eberbach, qui consacre un chapitre à un moine qui meurt sans son habit et à qui on refuse l'entrée au paradis. Jésus-Christ le renvoie sur terre pour faire pénitence, remettre la coule et se présenter de nouveau³¹. Césaire raconte la même histoire, mais avec quelques variantes. C'est saint Benoît qui renvoie le moine, et l'histoire a plusieurs niveaux, puisque le corps du moine est déjà disposé dans le chœur durant l'office des défunts ; il revient ensuite à la vie et demande sa coule³².

Cependant, ce thème parallèle entre Conrad et Césaire est une exception dans le *Grand Exorde*. L'habit monastique n'a pas un grand rôle pour Conrad. Étant donné que Conrad a commencé sa vie monastique à Clairvaux et est devenu abbé à Eberbach en 1221, au moment où les anecdotes de Césaire étaient écrites et lues abondamment à Heisterbach, cela montre que Césaire est particulièrement intéressé par la coule, mais que cet intérêt n'était pas universel à cette époque. La façon symbolique avec laquelle il traite ce sujet de l'habit monastique est en lien avec la tradition et les écrits de saint Bernard, encore que Césaire emploie le symbolisme plus souvent et

29. CAESARIUS, *Dialogus*, XII, p. 2176-2321.

30. *Les Ecclesiastica Officia*, 98, 37-46, p. 287-288.

31. CONRAD D'EBERBACH, *Le Grand Exorde de Cîteaux, ou Réclt des débuts de l'Ordre cistercien (Studia et documenta, VII)*, Turnhout, Brepols/Cîteaux – Commentarii cistercienses, 1988, V, 3, p. 283-284.

32. CAESARIUS, *Dialogus*, XI, 36, p. 2124-2129.

de façon plus créative que ne le fait Conrad. Deux nouveaux points de comparaison nous le montrent.

L'histoire du *Grand Exorde*, qui montre des cisterciens qui sortent de leur tombe, prennent leur place dans les stalles du chœur et commencent à prier l'office des défunts, ressemble, par de nombreux traits, au contenu et au style des *Dialogues* de Césaire. Pourtant, dans le récit relativement long de Conrad, il y a à peine une mention de l'habit que portent les morts, ou bien s'ils portent ou non leur coule pour se rendre à la prière. En un seul endroit figure une référence à des défunts habillés de blanc, une « *multitudo candidatorum* » entrant au chœur. Ces habits blancs peuvent être une allusion au livre de l'Apocalypse ou à la robe de baptême ; le récit ne parle pas de la coule cistercienne ni même d'un habit spécifiquement cistercien³³.

Notre second exemple tiré du *Grand Exorde* est l'histoire d'un frère qui, dans une vision, est transporté à l'infirmerie de Clairvaux et voit d'élégants vêtements préparés. Ce sont des vêtements de noces pour une moniale qui est malade et se prépare à paraître pour le jugement. « *Et quia minus habet pulchritudinis in se, quam conveniat generi suo, oportet ut habeat saltem pretiosarum fragrantiam vestium atque decorem, unde placeat aeterno sponso*³⁴. » La moniale n'a pas la beauté qu'on attendrait des femmes de son rang ; il n'est pas précisé si, comme aristocrate, elle aurait dû être plus jolie, ou si, comme moniale, elle se devait d'être plus radieuse. Pour la logique médiévale, c'était une allusion à son ardeur sans enthousiasme comme religieuse. Ici, Conrad fait simplement référence aux « *indumenta* », aux vêtements, sans utiliser le mot de coule ni d'habit. Plus tard, le moine qui avait eu la vision meurt et se trouve lui-même dans la nécessité d'un vêtement pour couvrir ses déficiences. L'histoire met en relief les thèmes souvent mentionnés de l'époux et de l'épouse, de l'habit, de la mort, des vêtements portés au ciel, sans pourtant parler de la *cuculla*. Une telle omission aurait été surprenante dans les *Dialogues* de Césaire. Pour ce dernier, la *cuculla* est la pièce la plus importante de l'habit monastique. Le moine dort, mange, meurt et est enseveli en coule, tout comme l'ancienne tradition largement répandue parmi les femmes laïques d'être ensevelies dans leur robe de noces³⁵. Conrad semble sourd aussi, ou au moins inconscient, face aux réalités spirituelles associées à l'habit, que l'on trouve fréquemment chez Césaire.

33. *Le Grand Exorde*, VI, 5, p. 383-386.

34. *Le Grand Exorde*, IV, 14, p. 238.

35. A. HILKA (ed.), *Die Wundergeschichten des Cesarius von Heisterbach*, Bonn, 1933, vol. 1, p. 102, n° 92, cité dans W. BRÜCKNER, « *Sterben im Mönchsgewand* », p. 267.

LE TRANSFERT DE L'HABIT COMME THÈME PERMANENT
DANS LES PÉRIODES PLUS TARDIVES DE L'HISTOIRE MONASTIQUE

Beaucoup d'ordres monastiques nés après les cisterciens ont perçu leur habit plutôt comme un habit de pénitence que comme un habit festif porté à un mariage. Quand ils en vinrent à quitter le monde, au cours du XIII^e siècle, les monastères mendiants devinrent plus populaires que les abbayes bénédictines ou cisterciennes, quoi qu'il en soit de la question de quitter le monde pour vivre en moine ou bien de le quitter en mourant biologiquement, vêtu comme un moine. Des laïcs cherchèrent à être enterrés en portant l'habit monastique comme un moyen pour laver leurs péchés commis après la repentance, réduisant ainsi de façon radicale le symbolisme de l'habit à des thèmes liés au lit de mort et au cercueil. Une indulgence papale fut offerte en 1313 à tous ceux qui mouraient dans les dispositions requises et revêtus de l'habit franciscain. Une indulgence moindre était aussi accordée si on ne faisait qu'embrasser l'habit franciscain (mais toujours dans les dispositions voulues³⁶). Il y en eut bien d'autres. Le scapulaire brun carmélitain est sans doute l'exemple le plus célèbre de costume monastique de la piété médiévale, encore largement pratiqué au XXI^e siècle.

Le lit de mort tel que le décrit Césaire dans ses *Dialogues* était aussi un élément bien connu de la vie monastique à La Trappe, souvent mentionné par Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, des siècles plus tard. Le père Cawley a montré que cette façon de mourir était redevenue populaire au XVII^e siècle, en particulier dans les descriptions par Rancé de morts exemplaires³⁷. Ces descriptions se concentrent sur le moment où le moine moribond doit revêtir sa *cuculla* et descendre sur la natte de paille, le *cilicium*. Le moine désire vivement qu'on le transporte de son lit à la natte de paille, car ce n'est pas à lui de déterminer le moment où cela va se faire : c'est l'abbé qui en donne l'ordre. L'abbé est attentif à ne pas permettre ce transfert trop tôt, car il ne veut pas que le moine mourant ait à rester trop longtemps étendu par terre. Quelques textes de Rancé seulement décrivent un moine s'étendant de lui-même sur la natte, et disposant ses membres selon la posture dans laquelle il désire mourir³⁸.

Le cardinal cistercien Bona (1609-1674) écrivit dans son testament spirituel qu'il désirait être enterré dans n'importe quelle robe

36. W. BRÜCKNER, « Sterben im Mönchsgewand », p. 271-272, note 67.

37. Armand-Jean LE BOUTHILLIER DE RANCÉ, *Relations de la Vie et de la Mort de quelques Religieux de l'Abbaye de La Trappe*, Paris, 1741.

38. M. CAWLEY, « The Psalms on the Deathbed at La Trappe », *Cistercian Studies Quarterly*, 35 (2000), p. 297-316, ici p. 300-301.

déchirée ou n'importe quel habit que les frères auraient pu récupérer³⁹. La robe rouge imposée aux cardinaux était portée pour la splendeur de l'Église, et non pour le plaisir de l'homme qui la portait. Au moment de retourner à sa demeure céleste, le cardinal Bona veut être reconnu comme un humble moine et non comme un prince de l'Église. La pratique monastique décrite par Césaire d'Heisterbach dans la première partie de cet article réapparaît maintenant : le corps du défunt devrait être revêtu d'habits grossiers, qui diminueraient ou abaisseraient son statut⁴⁰.

Même le marché cynique de Louis de Thuringe, dans les *Dialogues*, (« Donnez-moi la coule, mais pas trop tôt⁴¹ ! ») se poursuit au début des temps modernes, où l'on peut lire dans le testament d'une dame de l'aristocratie : « Le meilleur vêtement pour vous, le pire pour moi, afin que je puisse passer les portes du ciel dans ce "dégüisement⁴²". » Quelques théories sur la mode et le vêtement expliquent comment une garde-robe peut relier des personnes à travers le temps et l'espace, rendant négligeables les divisions comme les classes sociales, et même l'absence physique. Dans leurs dernières volontés et leurs testaments, quelques dames de l'aristocratie, au début de l'Europe moderne, avaient légué à des monastères leurs atours les plus précieux, pour qu'on en confectionne des vêtements⁴³. Les plus avisées d'entre elles savaient qu'une robe modeste leur serait plus utile devant Dieu.

Père Alcuin SCHACHENMAYR est moine de l'abbaye de Heiligenkreuz (O. Cist., Autriche). Il est rédacteur de la revue Analecta Cisterciensia, directeur du Centre pour la recherche cistercienne (EUCist, Center für Cistercian Research) à Heiligenkreuz, professeur d'Histoire de l'Église à l'Athénée Benoît XVI à Heiligenkreuz, archiviste.

39. F. MIBES, *Dreyfaches Ordens-Band*, Cologne, 1710, p. 515.

40. B. BASTL, « Clothing the Living and the Dead : Memory, Social Identity and Aristocratic Habit in the Early Modern Habsburg Empire », *Fashion Theory. The Journal of Dress*, 5 (2001), p. 371.

41. CAESARIUS, *Dialogus*, XII, 1, p. 2176-2179.

42. B. BASTL, « Clothing », p. 372.

43. B. BASTL, « Clothing », p. 367-369 et 371. Pour le thème de l'ensemble de cette étude, voir aussi : J. WOLLASCH, « Das Mönchsgelübde als Opfer », *Frühmittelalterliche Studien*, 18 (1984), p. 529-545.